

—Quelles sont-elles ? demanda Ernest.

—Les voici : "D'abord, Edmond reçoit deux mille louis. Ce monsieur, que je ne connais pas, lui accorde la seconde de ses filles, et ajoute de plus deux cents louis de revenus comme cadeau de noces.

—Je le reconnaissais maintenant, s'écria Pierre exaspéré ; cet homme n'est autre que Darcy lui-même. Oh ! le misérable ! sacrifier ainsi son enfant, donner sa fille à un voleur, à un bandit ! Mais je saurai bien empêcher tout cela, ou je mourrai !

Darcy a-t-il fait quelque difficulté, lorsqu'il s'est agi de sa fille, demanda-t-il après un instant.

—Au contraire, il la lui a accordée très-facilement.

—Le lâche !

—Que voulez-vous ? Entre voleurs c'est ainsi qu'on fait les affaires.

Maintenant, dit Pierre, il faut que je l'attaque, et que je le tue pour l'empêcher de sacrifier ainsi Christine. Il y va de mon honneur aussi bien que de mon bonheur ! Il faut.....

Il n'acheva pas.

—Maintenant, entendons-nous, fit Victor. Vous courez un danger, et moi aussi. Edmond veut se débarrasser de moi, et certes il a raison. Mais nous allons prévenir tout cela.

Par la violence du langage que vous avez tenu tout à l'heure, je me suis aperçu que vous aimez mademoiselle Darcy. Mais si l'on réussit à me tuer, vous ne serez plus que deux contre trois, et alors il est probable que Narceau obtiendra la main de mademoiselle Darcy, car il y tient, et de plus c'est un rude jouteur.

Je puis être encore d'un grand avantage pour vous, car Edmond ignore complètement que j'ai saisi son secret, et je pourrai ainsi savoir où il va, ce qu'il fait, et je pourrai vous rapporter tout ce que j'apprendrai. Je venais donc vous proposer d'unir ma cause à la vôtre et de nous défendre contre eux. Je vous ai déjà rendu un grand service en vous avertissant du danger qui vous menace.

Tout en reconnaissant l'importance du service que lui avait rendu Victor, Pierre hésitait à faire cause commune avec un homme tel que Victor, mais Ernest le décida et fit faire ses scrupules.

—J'accepte ainsi que mon ami Pierre, dit-il, car je compte vous aider, et même vous être utile.

Merci Ernest. Maintenant où vous trouverons-nous ? ajouta Pierre, en s'adressant à Victor.

—A la "Feuille d'Erable." Au fait j'oubliais quelque chose. Ils ont nommé leur association le Club des Rois de Pique.

Quel titre voulez-vous que nous adoptions pour la nôtre ?

—Nous n'en avons pas besoin.

—Si fait. Moi, je veux que les choses se fassent en règle. Comme vous ne vous y opposerez pas, je crois, notre société recevra le nom de Club des Valets de Cœur, et nous verrons bien si les Valets de Cœur ne remportent pas une victoire éclatante sur les Rois de Pique.

Et fier de sa harangue Victor s'en alla.

V.

UNE SCÈNE DE FAMILLE.

Quelques jours se sont écoulés depuis que Victor est sorti de chez Pierre, si fier de sa harangue.

C'est aujourd'hui, le deuxième dimanche de Juillet 1858, c'est-à-dire, le 11.

Vers midi, une belle voiture attelée de deux beaux chevaux de sang, stationnait à l'Eglise Notre-Dame.

Cette voiture était arrivée depuis quelques minutes, lorsqu'un jeune homme s'avanza rapidement vers le cocher, et lui adressa quelques mots à voix basse.

—Toni, dit-il, sont-elles toutes deux à la messe ce matin ?

—Oui, Monsieur. Mais pourquoi cette question ?

—Peut importe, c'est une simple curiosité. M. Darcy est-il à la messe ?

—Oui, Monsieur.

—J'aurais aimé à le voir seul, mais je crois que c'est impossible maintenant.

—Si c'est une affaire pressée, je n'ai qu'un mot à dire à M. Darcy, et vous aurez toute liberté de lui parler en marchant, pendant que je conduirai les demoiselles.

—Non, je ne veux pas le retenir. Je n'ai qu'un mot à lui dire, et il ne sera aucunement retardé. Je vais l'attendre.

—Vous n'attendrez pas longtemps, fit Tom, car le voici qui sort.

En effet, Darcy venait vers la voiture, accompagné de Julie et de Christine.

L'inconnu quittant alors Tom, salua les deux jeunes filles, et prit à part M. Darcy.

—Veuillez m'excuser pour un instant, dit-il à Christine.

—Certainement Monsieur.

—Vous pouvez partir tout de suite, Tom fit Darcy, je retournerai à pied.

Sans attendre un autre ordre, Julie et Christine sautèrent dans la voiture.

—Maintenant, que me voulez-vous, M. Narceau ? dit Darcy d'un air maussade. Allez-vous me poursuivre longtemps de votre désagréable compagnie ?

—Encore bien plus, puisque je dois devenir votre gendre. Je voulais savoir si vous avez parlé à mademoiselle Christine de la proposition que je lui fais.

—Pas encore.

—Pas encore ? Et quand donc lui en parlerez-vous ?

—Quand cela me plaira.

—Quand cela vous plaira ?

—Oui, avez-vous compris ?

—Oui, je comprends ; mais si vous oubliez nos conventions, je ne les oublie pas, moi. C'est sur la promesse d'épouser votre fille, que je me suis décidé à me débarasser de mon ami, soit en le noyant, ou en l'enfouissant dans ma cave.

Or, cette condition, il faut qu'elle soit bientôt mise à exécution, car si vous ne tenez pas votre promesse, loin de tuer Pierre je conterai tout à mon ami, et je l'engagerai facilement à vous faire la guerre.

—Mais vous me pressez trop aussi, mon ami, fit Darcy radouci par cette menace.

—Qu'importe je veux que vous lui parliez à midi.

—Et si elle refuse ?

—Vous pourrez l'empêcher de refuser, je crois. Elle n'osera pas désobéir à son père.

—C'est bien. Je m'en vais de ce pas lui signifier ma volonté.

—Votre volonté, ce n'est pas peu dire.

—Ma volonté, reprit Darcy en s'éloignant d'Edmond.

Quoiqu'il fût assez loin de son domicile, Darcy en franchit l'espace très-rapidement.

A peine était-il entré, qu'il vit venir Julie qui lui demanda s'il attendait quelqu'un pour dîner.